

Texte 1

À la suite du récit de Calogrenant, le roi Arthur décide de se rendre en forêt de Brocéliande pour affronter et vaincre le chevalier de la fontaine, Esclados le Roux. Mais Yvain veut accomplir cet exploit seul pour venger l'honneur de Calogrenant. Il part avant le roi et renverse l'eau de la fontaine merveilleuse sur le perron, ce qui déclenche une affreuse tempête. Esclados le Roux, le châtelain de l'endroit, attaque Yvain pour le punir des dégâts provoqués sur ses terres par la tempête. Un combat s'engage entre les deux chevaliers.

Aussitôt qu'ils se furent mutuellement aperçus, les chevaliers se précipitèrent l'un contre l'autre et montrèrent par leurs actes qu'ils se haïssaient mortellement tous les deux. Chacun a une lance dure et forte et ils se donnent de si grands coups qu'ils transpercent tous deux leurs écus¹ suspendus à leurs cous, que leurs hauberts² se déchirent, que leurs lances se fendent et volent en éclats et que les tronçons³ sautent en l'air. Ils s'attaquent à l'épée, et, à force de frapper, ils finissent par couper les courroies des écus et par déchiqueter entièrement ces derniers, et par-dessus et par-dessous, si bien que les lambeaux en pendent et qu'ils ne peuvent ni s'en couvrir ni s'en protéger. Ils se frappent de leurs épées étincelantes sur les flancs, sur les bras et sur les hanches. Féroce, ils s'affrontent, sans jamais bouger de la même position, pas plus que s'ils étaient deux rochers. Jamais encore deux chevaliers n'avaient été aussi acharnés à hâter leur mort.

Ils n'ont aucune envie de gaspiller leurs coups, car ils les assènent du mieux qu'ils peuvent. Les heaumes⁴ se cabossent et fléchissent et les mailles des hauberts volent, si bien qu'ils s'ôtent pas mal de sang. [...] Tous deux ont un si grand courage, qu'à aucun prix l'un n'abandonnerait à l'autre un seul pied de terrain, s'il ne le blessait à mort. Sur un point précis ils se comportèrent en hommes parfaitement respectueux des règles : pas un instant, à aucun endroit, ils ne frappèrent ni ne blessèrent leurs chevaux ; ce n'était ni leur intention, ni leur façon de faire. Mais, continuellement, ils se tinrent à cheval, sans mettre pied à terre une seule fois ; ainsi le combat en fut-il plus beau.

À la fin, monseigneur Yvain fendit en quatre le heaume du chevalier. Sous l'effet du choc, l'autre fut ébranlé comme par un coup de tonnerre et vidé de sa force ; il se trouva paralysé. Jamais encore il n'avait essuyé un coup aussi terrible : notre héros lui avait fendu la tête jusqu'au cerveau, au point que les mailles de son haubert brillant étaient teintes de cervelle et de sang. L'autre en ressentit une si grande douleur qu'il s'en fallut de peu que son cœur ne lui défailût⁵. S'il s'enfuit, il ne se mit pas dans son tort, car il se sentait blessé à mort ; il ne lui servait à rien de se défendre. Se ressaisissant, il s'enfuit aussitôt vers son château à bride abattue.

1. Écu : bouclier muni de courroies à l'intérieur et d'une sangle afin que le chevalier puisse le porter en bandoulière pendant sa marche. 2. Haubert : cotte de maille pesant de 10 à 10 kg. Elle descend jusqu'au-dessous du genoux. 3. Tronçons : morceaux de lance. 4. Heaume : casque d'acier muni d'un protège-nez en fer. 5. Il s'en fallut de peu que son cœur ne défailût : il manqua s'évanouir.

Texte 2

Yvain, vers la fin du roman, doit participer à un tournoi pour défendre la fille cadette du seigneur de Noire-Épine, déshéritée par sa sœur aînée qui a fait de Gauvain son champion. Lors du tournoi, Yvain et Gauvain s'affrontent sans connaître leurs identités respectives.

Les deux champions, ayant pris du champ, s'élançèrent. Dès le premier choc, ils brisent leurs grosses lances de frêne. Ils ne se parlent pas : s'ils eussent ouvert la bouche, l'étreinte aurait été tout autre.

Heaumes et écus furent tôt bosselés et fendus, et les lames tôt émoussées, car ils frappaient à toute volée, non pas du plat, mais du tranchant et du pommeau sur les naseaux et sur le cou, sur le front et sur les joues, leur chair en était toute bleuie et le sang cailleboté sous les meurtrissures.

Ils se dépensent avec un tel acharnement que peu s'en faut que le souffle ne leur manque. [...] Tous s'étonnent qu'ils ne soient pas encore décervelés. Leurs yeux étincellent, car ils ont les muscles puissants et durs, les os et les poings carrés et gros, et ils taillent de l'épée à tour de bras, et s'en donnent males grognées.

Ils ont tant peiné que leur armure ne tient plus. Alors ils se tirent un peu en arrière pour reprendre haleine. Mais leur repos est court, et plus farouchement que jamais ils se courent sus l'un à l'autre.

Ceux qui regardaient la bataille disaient qu'ils n'avaient jamais vu chevaliers de tel courage. [...] Les combattants eux-mêmes s'ébahissaient de cette lutte sans issue, et chacun se demandait, émerveillé, quel était le champion qui se tenait si fièrement en face de lui. Ils combattirent encore longtemps, si longtemps que le jour déclina vers la nuit. Tous deux avaient le bras fatigué et le corps dolent, et le sang bouillant leur sortait de mainte blessure, et coulait par-dessous le haubert. Ils souffraient terriblement, et sentaient le besoin de se reposer, et chacun pensait, à part soi, qu'il avait enfin trouvé son pair. Le combat fut suspendu.